

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M 573
Canadien

LE MENESTREL



PARTIE LITTÉRAIRE.

VOL. I.

QUEBEC, 10 OCTOBRE, 1844.

No. 17.

SOMMAIRE:—ADONISE, (*Poésie*); TROIS DIMANCHES A CONSTANTINE; MADEMOISELLE DE ROAN.

Poesie.

(*Pour le Ménestrel.*)

ADONISE.

Au loin, sur la savane ombreuse,
Le soleil décline, il est tard ;
Des bananiers la cime heureuse,
Agite un verdoyant rempart :
Vers les canniers mus par la brise,
Pour t'attendre je vais m'asseoir ;
Au rendez-vous, belle Adonise,
Belle créole ! viens ce soir !

Viens ; et de ta voix adorée
Je redirai les chants d'amour,
Des aras la troupe assurée
Ici va fêter ton retour.
Sous ces magnolias assise,
Ange ! qu'il me tarde à te voir !
Au rendez-vous, belle Adonise,
Belle créole ! viens ce soir !

Avec toi seule, ô ma créole !
Je rêve un bonheur éclipsé ;
Ta voix est celle qui console,
Mon malheur paraît effacé :
A toi si mon âme est soumise,
C'est qu'en toi j'ai mis tout espoir ;
Au rendez-vous, belle Adonise,
Belle créole ! viens ce soir !

Viens ! sur tes épaules bruniées
Mes mains frôleront tes cheveux ;
Sur tes lèvres épanouies
Mes baisers sauront deux à deux ;

Nous serons, de peur de surprise,
Cachés sous les raisiniers noirs :
Au rendez-vous, belle Adonise,
O ma créole ! viens ce soir !

BENEDICT HENRI REVOIL.

New-York, 1844.

Trois Dimanches a Constantine.

J'entends dire que, depuis la conquête française, l'Algérie n'est plus une terre sauvage ; que l'esprit de civilisation, qui pénètre partout, a fait sentir son influence jusqu'aux régions inhabitées de l'Atlas. Chaque jour, dit-on, des solitudes incultes sont peuplées et fertilisées par nos colons ; chaque jour des villages s'élèvent comme par enchantement ; de nouvelles communications s'établissent ; et l'Arabe, toujours fier et indompté, qui, selon la parole de l'Écriture portera la main sur tous les peuples et ne sera abaissé par aucun, apprend à craindre et à respecter ses nouveaux maîtres. Il pourra paraître étrange que je proteste là contre, et que je vienne combattre par un témoignage, suspect peut-être aux yeux de bien des gens, une opinion si universellement adoptée, qu'elle est devenue, en quelque sorte, le symbole de la foi publique. Mais j'ai pour moi des faits ; on sait qu'il n'y a rien d'aussi brutal et d'aussi énergique qu'un fait, et que la logique des faits n'est pas moins irrésistible que celle des boulets de canon. Je veux dire que mon séjour en Afrique fut marqué par trois aventures tragiques dont je puis, comme acteur principal, vous garantir l'authenticité, et qui m'ôteront pour longtemps l'envie d'un voyage d'agrément dans notre colonie. Je vais, du reste, les mettre sous les yeux de nos lecteurs, sans rien ajouter à la pure et simple vérité.

Fatigué de la vie oisive et turbulente de Pa-

ris, je partis pour l'Afrique, dans l'intention bien arrêtée de visiter toutes nos possessions avec l'infatigable curiosité d'un voyageur parisien qui a besoin de mouvement et d'émotions. Je passai huit jours à Alger sans aucun événement mémorable. Alger est depuis long temps ville française; elle n'offre presque plus d'intérêt artistique. Le génie arabe tend chaque jour à s'y effacer et à laisser le champ libre au génie des architectes, négociants et autres spéculateurs d'outre-mer; et pour peu qu'on lui enlève sa population juive et maure, Alger pourrait, dans quelques années, figurer aussi bien sur les côtes de la Manche que sur le littoral de la Barbarie. J'étais pressé de voir Constantine, où m'attendaient de nombreuses connaissances et où j'espérais trouver, dans toute son originalité, la physionomie caractéristique d'une ville arabe.

J'arrivai à Constantine au commencement du mois de mars: je fus accueilli et fêté par d'anciens amis de collège que j'avais depuis lors presque complètement oubliés; et je revis, après deux ans d'absence, mon cousin Jules de C... , le cœur le plus sincèrement affectueux que je connaisse. Dès le premier jour, nous visitâmes la Kasbah et le palais du dey, remettant au jour suivant une plus longue excursion à la recherche de quelques ruines du mont Mansourah. Nous voulions à tout prix, dans un accès de zèle artistique, retrouver quelques vestiges de l'antique Cirta, et ressusciter son cadavre après deux mille ans.

Le lendemain était un dimanche. Sans doute, comme on le verra par la suite de ce récit, quelque mauvais génie attaché à mes pas depuis que je foulais le sol africain, avait reçu mission de me perdre le jour du Seigneur. J'ai lieu de le croire; car, chacun des dimanches que je passai à Constantine, je me trouvai engagé dans des circonstances tellement critiques, que, si j'écrivais aujourd'hui ces lignes, c'est grâce au hasard miraculeux qui me favorisa. Nous partîmes de bon matin, tous à cheval, emportant des provisions pour l'alimentation de la colonie expéditionnaire, et des fusils pour le cas où quelque pièce de gibier passerait à bonne portée. Sur quelques vagues indications traitreusement données par un paysan arabe, peu passionné sans doute pour l'archéologie, nous nous engageâmes dans le mont Mansourah, et nous ne pûmes même retrouver la poussière de la vieille capitale du roi Jugurtha. Après bien des marches et contre-marches, nous découvri-

mes pourtant, sur un plateau dépouillé, quelques blocs de granit assez pittoresquement groupés pour abuser l'œil d'un observateur; mais ils avaient si peu forme architecturale, qu'avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvions un seul instant nous faire illusion sur leur origine et leur valeur historique.

Le soir arriva. Nous étions encore loin de Constantine, il fallut songer au départ. Notre petite troupe se débanda. Jules me fit prendre, pour rentrer à la ville, une longue avenue rocailleuse resserrée d'un côté entre des rocs escarpés, et de l'autre entre des collines semées de fourrés impénétrables. Nous étions à peine engagés dans ce chemin détourné, que ma chienne accourut vers nous, haletante et poussant des hurlemens d'effroi.

Sbâa! s'écria aussitôt Jules, d'une voix altérée.

Je ne savais encore d'arabe que les mots de l'usage le plus ordinaire, et j'allais demander à mon cousin la traduction française du mot en question, quand un rugissement épouvantable ébranla la colline de tamariniers dont nous avions jusque là suivi le pied. J'avais compris: sbâa signifie un lion.

Je ne puis vous dire tout ce qu'il y avait d'effrayant et de solennel dans ce rugissement formidable auquel répondirent, comme à un sinistre et sanglant appel, les glapissements éloignés des chacals. La solitude sembla tout à coup s'animer; et ce fut bientôt, de toutes les parties de la plaine, un effroyable concert de hurlements: au milieu desquels nous entendions la voix puissante du maître du désert se répéter au loin dans les vallons, puis s'affaiblir par degrés et s'éteindre enfin tout à fait, semblable aux derniers roulements du tonnerre. Nous étions seuls, dans un chemin étroit et difficile, à une lieue des premières habitations de Constantine. L'obscurité redoublait à chaque instant, et des nuages noirs, ancelés sur nos têtes, annonçaient une de ces tempêtes si fréquentes aux approches de l'équinoxe. Je vous laisse à juger si nous étions rassurés par un tel voisinage.

Les rugissements se rapprochaient de plus en plus. Nos chevaux avançaient avec peine, les oreilles dressées, les naseaux entr'ouverts, tous les membres agités d'un frémissement convulsif, interrompant souvent leur marche par de longs hennissements d'épouvante. Ma chienne s'était glissée en tremblant entre les pieds de mon cheval, gémissant par intervalles d'une voix

sourde et plaintive. Quant à nous, nous étions littéralement paralysés par la terreur. Au seul cri du lion, je sentais tout mon sang refluer avec force vers le cœur ; un frisson glacial courait sur mes membres, et de larges gouttes de sueur inondaient mon visage.

Quand je vis l'animal déboucher, au milieu de la colline, d'un hallier touffu, je compris que nous étions perdus. Je donnai à ma pensée un immense élan vers le ciel ; je réunis dans cette dernière et religieuse pensée tous ceux que j'aimais sur la terre, et je m'abandonnai à la muette résignation du désespoir. Je conservai pourtant encore assez de sang-froid et de présence d'esprit pour contenir mon cheval qui commençait à s'emporter et calculer les dernières chances de salut qui nous restaient. Elles étaient bien précaires ; nous n'osions tourner bride dans la crainte d'être poursuivis sans trouver de refuge.

Nous ne pouvions d'ailleurs quitter le chemin que nous suivions : à notre gauche, s'élevaient des roches aiguës ; à notre droite, la plaine ; et dans la plaine, le lion. Il fallait marcher en avant. Je voulus un moment me faire illusion sur le danger de notre situation : je songeai aux relations des voyageurs qui nous peignent le lion comme un animal généreux et plein de mansuétude, épargnant les faibles et n'attaquant que les puissants. Mais je suis forcé de confesser que je fus bientôt fort peu disposé à m'en rapporter aux assertions de M. de Buffon, et que jamais les récits de l'illustre naturaliste ne me parurent plus fabuleux.

Cependant nous apercevions le majestueux animal s'agiter parallèlement à nous, à la distance de vingt-cinq pas, au milieu des hautes herbes qu'il courbait et brisait sur son passage. Parfois sa marche devenait lente et inquiète : il se tournait vers la plaine comme dans la crainte d'un danger ; ou bien il s'arrêtait, fixant sur nous ses prunelles flamboyantes, secouant sa vaste crinière et aspirant l'air avec force : puis il bondissait brusquement, s'enfonçait avec rapidité dans les petits bois qui bordaient la route et venait plus loin reparaitre, poussant à notre approche un cri rauque et prolongé. A chacune des stations de notre terrible compagnon de route, je me demandais avec un affreux serrement de cœur si la lutte n'allait pas s'engager et je n'en prévoyais que trop le résultat.

Cette horrible position se prolongea pendant trois longs quarts d'heure. Le lion nous ac-

compagna jusqu'aux champs cultivés qui entourent Constantine. Là, il nous quitta, partit avec la rapidité d'une flèche et s'enfonça dans la plaine : je n'eus pas la fatuité d'attribuer cette retraite à l'effet de notre bonne contenance.

J'ai vingt-cinq ans, et je n'ai jamais mieux senti tout le prix de la vie que lorsque nous touchâmes à la porte Bab-el-Oued, à l'abri des griffes et des dents du roi des animaux. Ma poitrine se dilatait ; je respirais plus à l'aise ; je tressaillais de joie. J'aurais volontiers sauté au cou du premier Bédouin venu, pour lui faire part de mon bonheur. J'étais saisi d'un immense accès de philanthropie, d'un amour évangélique pour le genre humain tout entier. Qui m'aurait vu à ce moment, m'aurait certainement pris pour un aliéné qui a rompu sa chaîne. J'étais, en effet, dans un délire et un paroxysme de joie difficile à décrire, mais que comprendront parfaitement ceux qui peuvent avoir passé par la même épreuve.

Pour un débarqué de la veille, l'aventure était assez piquante : elle fit du bruit. La panique se répandit dans la ville. Pendant plusieurs jours, on ne sortit plus qu'en nombre et en ordonnance militaire, de manière à soutenir au besoin une attaque dans les règles. Deux malheureux spahis, qui s'étaient aventurés dans la plaine aux approches de la nuit, disparurent entièrement. On fit des recherches, et le surlendemain on trouva dans un buisson écarté des ossements encore sanglants et des lambeaux de chair informes, un je ne sais quoi, qui n'a de nom dans aucune langue. Le lion avait passé là. J'eus l'égoïsme de me trouver heureux que le lion eût donné, comme pâture, la préférence à la chair des deux spahis.

Après une si terrible secousse, il nous fallut quelques jours pour revenir à notre état normal. Cette alarme avait tellement ébranlé nos nerfs, tellement agité notre sang, que tous nos rêves étaient d'affreux cauchemars avec des lions et mille bêtes féroces pour acteurs principaux. Le dimanche suivant, nous devions aller passer la journée à la maison de campagne d'un capitaine de spahis. C'était à Sidi-Mecid, petit village sur les bords du Rummel, à quelque distance de la Kasbah. Nous partîmes à sept heures du matin, moi sixième, en compagnie de Jules, de trois officiers de la garnison et d'un médecin. Il n'y avait guères que trois quarts-d'heure de marche pour arriver à Sidi-Mecid ; mais nous

désirions tirer, en chemin, quelques coups de fusil, afin de faire le frais de notre déjeuner aux dépens du gibier de la plaine.

Mon cousin Jules, qui n'a jamais été un cavalier bien habile, montait un cheval arabe fougueux et indocile. Je m'aperçus qu'il avait de la peine à en rester maître ; et, craignant qu'il ne lui arrivât quelque mésaventure, je lui proposai un échange avec le mien dont l'humeur était plus douce et plus pacifique. L'échange se fit dès que nous fûmes sortis de la porte Bab-el-Cantara et je vis bientôt aux allures du cheval qu'il se sentait gouverné par une main moins novice. Nous avançons assez rapidement, quand j'eus la malheureuse idée, pour montrer à nos Africains que mes talents en équitation ne sont pas à dédaigner, de faire exécuter à mon cheval une danse de fantaisie que sa vivacité et son ardeur semblaient depuis longtemps appeler. Je lui mis ma cravache sur le cou, mes éperons au ventre, et je m'affermis sur ma selle avec une religieuse attention à observer scrupuleusement tous les principes que mon maître de manège m'avait jadis inculqués et qu'avait fortifiés depuis une longue habitude. Vous allez voir le résultat de cette imprudente fanfaronnade. Le cheval, interprétant avec intelligence mes intentions, mais les exécutant avec une obéissance trop énergique, partit comme un trait, quitta la grande route, et se lança brusquement dans la plaine à fond de train. Je ne pus le retenir : au bout de cinquante pas, je n'en étais plus maître.

Alors commença une course au clocher, telle que n'en ont probablement jamais vue les gentlemen-riders les plus consommés. C'était un galop forcené que rien ne ralentissait, un tourbillon vivant précipité par une force surnaturelle ; un éclair, un rêve, un fantôme. C'était, si vous voulez, le galop impétueux du coursier fougueux de la légende qui emportait le beau Pécopin par monts et par vaux. Nous courions, nous volions, avec une rapidité vraiment diabolique, si ardents que l'air me suffoquait et sifflait en passant dans mes cheveux. Je voyais les haies, les maisons, les collines disparaître comme des ombres, ou plutôt je ne voyais rien. Mes yeux étaient fixés avec terreur sur une large et profonde excavation que j'apercevais à quelque distance dans la plaine, et vers laquelle mon cheval dirigeait sa course infernale. J'eus un instant l'idée de me laisser tomber sur le sol, au risque de contusions et de fractures ;

mais peu familiarisé encore avec la selle arabe je craignis de ne pouvoir assez rapidement quitter les étriers, auquel cas je devais laisser aux pierres du chemin des lambeaux pleins de sang et des membres affreux. Vous savez le reste. Cette réflexion me traversa l'esprit comme un éclair. Je fis pourtant un dernier effort, un effort désespéré pour arrêter le galop effréné du cheval. Irrité de la résistance que je lui opposais, l'infatigable coursier, redoublant d'ardeur et de rapidité, dévorait le sol sans s'arrêter et sans broncher. En quelques secondes, nous étions auprès du gouffre. Je fus saisi alors d'un horrible vertige : je fermai les yeux, m'abandonnant à la Providence, et j'enfonçai mes éperons dans les flancs de mon cheval avec toute la force musculaire dont la frayeur m'avait laissé l'usage. Le cheval se cabra d'abord convulsivement sous la douleur, puis se lança hardiment sur le gouffre, le franchit d'un bond immense, et retomba violemment sur l'autre côté, les quatre pieds rapprochés, mais mal affermis sur un terrain rocailleux et le train postérieur encore suspendu sur l'abîme. Deux nouveaux coups d'éperon aussi vigoureux que les premiers l'enlevèrent tout à fait, et nous nous retrouvâmes sains et saufs sur le bord opposé. L'animal s'arrêta de lui-même, frémissant de tous ses membres, soit que cet exploit eût épuisé ses forces, soit qu'il eût instinctivement compris le danger auquel nous venions d'échapper.

Quand nos amis m'eurent rejoint (et il leur fallut vingt minutes d'un galop plus modéré), le pauvre Jules se jeta dans mes bras, pleurant de joie en me voyant échappé au péril dont il avait été la cause involontaire. On croyait ne plus me retrouver de ce monde ; jugez si nous dûmes être heureux de nous voir réunis. Les premières émotions un peu calmées, nous mesurâmes de l'œil le saut que j'avais exécuté : c'était un saut vraiment miraculeux, digne de figurer comme épisode dans quelque conte des *Mille et Une Nuits*. J'étais prêt à me demander si mon cheval ne s'était pas métamorphosé en hippogriffe pour franchir l'espace. Du reste, j'avais atteint mon but : j'avais fourni la course sans quitter la selle ; j'avais certes droit aux félicitations de nos Africains, et j'eus le bon goût de les recevoir d'un air modeste. Quant au saut périlleux, tout l'honneur en revenait au cheval : s'il n'avait pas été d'aussi bonne race, s'il avait eu moins de vigueur dans

le sang, ou s'il avait un seul instant hésité au bord du gouffre, nous roulions infailliblement, l'un portant l'autre, sur les rochers qui en tapissaient le fond. Je dus mon salut à son courage, et je lui en sus un gré immense, malgré son incartade. Je l'achetai plus tard et je l'emmenai en France, où je le fis dresser. Aujourd'hui mon Tambour fait bien des envieux parmi les sportsmen : c'est une noble bête, toujours pleine de feu et d'ardeur, mais toujours docile sous la main de son maître. Nous savons mutuellement de quoi nous sommes capables, mais je puis affirmer que nous avons fait connaissance dans un moment bien critique.

Huit jours après (c'était encore un dimanche), j'avais un rendez-vous de chasse près du marabout El-Djabia. Cette fois, je n'avais à craindre ni les lions, ni les chevaux fougueux, par la simple raison que nous étions à pied et que, ne perdant pas de vue les murs de Constantine, nous avions, en cas de besoin, un refuge assuré. Mais la maligne influence qui me poursuivait semblait s'être décidément acharnée à ma perte. On va en juger.

Le gibier est fort abondant autour de Constantine, et le plus mince chasseur y trouve toujours lièvres et perdreaux plus qu'il n'en peut immoler ; aussi mes amis d'Afrique s'étaient-ils beaucoup raillés de nos mesquines chasses de départements français, où l'on brûle à peine une amorce par jour, et où les entorses et les courbatures ne sont souvent payées d'aucun résultat. Ma susceptibilité de chasseur se trouvait engagée dans la question, et je tenais, en faisant les plus beaux coups, à donner à nos détracteurs un éclatant démenti.

Vers trois heures nous nous trouvions dans un ravin boisé : nos chiens donnaient de la voix, et je m'étais posté de manière à dominer le ravin dans toute son étendue. J'étais là, le doigt sur la détente, dans l'immobilité et l'anxiété du chasseur qui attend l'apparition du gibier, quand j'entendis derrière moi un bruit léger encore assez éloigné pour que je ne pusse en soupçonner la cause réelle. Mon attention, d'abord absorbée par l'intérêt de la chasse, se trouva un instant distraite.

Je tournai les yeux, et je n'aperçus d'abord qu'un cavalier arabe qui galopait au loin dans la plaine et manœuvrait son cheval avec une dextérité vraiment merveilleuse. Au bout de quelques minutes, les chiens paraissant s'éloigner, je donnai à l'enfant du désert un nouvel

examen ; il était alors assez rapproché pour que je pusse distinguer ses traits, son costume et ses armes ; de belles armes, en vérité ; un fusil de sept pieds, passé en sautoir ; deux pistolets à la ceinture et un long yatagan qui, fort probablement, n'était pas vierge du sang des chrétiens. Le voisinage commençait à devenir tout au moins inquiétant. Néanmoins, je jetai encore un coup d'œil sur le théâtre de la chasse, afin de ne pas être pris au dépourvu. Quand je me retournai, le fils du prophète tenait braquée sur moi sa longue canardière. Le misérable décrivait autour de moi un arc de cercle dont j'étais le rayon, et exécutait ainsi une sorte de fantasia, dont, partout ailleurs, j'aurais pris plaisir à être spectateur, mais qui, dans la circonstance, était fort peu de mon goût, parce que, servant de point de mire à la susdite canardière, j'étais trop intéressé dans le dénouement. Je n'eus que le temps de me jeter derrière un buisson, de me mettre sur la défensive et de coucher en joue mon déloyal ennemi. C'était une démonstration assez inoffensive, puisque mon fusil n'était chargé que de plomb de chasse ; elle suffit cependant pour mettre en fuite le maraudeur. Il déchargea son arme au hasard, par forme d'acquit de conscience, et, piquant son cheval, disparut bientôt au milieu des tourbillons de poussière qu'il soulevait sur son passage.

Mes amis accoururent à mes cris. Je leur exposai l'infâme guet-à-pens dont j'avais failli être la victime. Quelques-uns opinèrent pour que l'on donnât la chasse au traître ; d'autres voulaient que l'on se rapprochât des murs de la ville, pour peu que l'on tint à ne pas être scalpé par les yataganiens. Cet avis prévalut, et nous fûmes heureux de l'avoir suivi ; car, au coup de fusil de mon agresseur, nous vîmes apparaître sur la crête d'un mamelon voisin, une douzaine d'arabes embusqués, dont les intentions n'avaient probablement rien de pacifique ; pareils à ces vautours des montagnes qui perchent sur la cime des rochers et jettent au loin sur leur proie des regards ardents de convoitise. Comme, malgré la légitimité incontestable de nos droits, nous n'avions nullement envie d'engager avec les Arabes un combat singulier qui ne pouvait que tourner à notre désavantage, nous jugeâmes prudent de ne pas tirer vengeance de leur félonie, et nous battîmes en retraite, en leur adressant mille imprécations qu'ils n'entendirent sans doute pas, mais qu'ils

nous rendaient, je crois, bien cordialement.

Tel est l'historique de mon troisième dimanche à Constantine. Cette fois encore, au lieu d'un pèlerinage artistique ou d'une excursion d'agrément, j'avais été accueilli, sous les murs même de Constantine, par une balle arabe, qui, fort heureusement pour moi, n'arriva pas à sa destination. Je maudis cent fois cette terre barbare, où le plus inoffensif des hommes est forcé de disputer chacune de ses promenades, chacun de ses pas aux lions et aux Arabes; et je me pris à regretter sérieusement la bonne ville de Paris, ville de boue et de fumée, mais ville de civilisation, où la sécurité individuelle est respectée, sinon entièrement garantie.

Sans doute ces aventures quelques peu romanesques sont la condition indispensable de toute pérégrination lointaine, elles jettent de l'intérêt et de la variété sur l'uniformité de la vie humaine. D'ailleurs on ne visite d'ordinaire les pays étrangers que pour sortir du cercle étroit et fastidieux dans lequel roule une existence trop monotone. Trouvez-moi un voyageur qui n'ait pas tué de sa main quelque animal féroce, qui n'ait pas été assailli par des brigands, qui n'ait pas eu bien des fois dans sa vie le spectacle d'une tempête. Et puis le voyageur, au retour, aime à se porter comme le héros des exploits qu'il raconte, à jouer dans ses récits le premier rôle. C'est une vanité peut-être puérile, mais que chacun autorise, en raison de la faiblesse humaine, car chacun a eu ses aventures, chacun a eu ses histoires tragiques, histoires, il est vrai, le plus souvent fabuleuses et imaginaires. Mais ici c'était la réalité dans ce qu'elle a de plus positif et de plus effrayant, et les émotions que je cherchais en abordant à Alger n'étaient, dans mes intentions, ni aussi vives, ni surtout aussi périlleuses.

Trois jours après, j'étais à bord du *Lavoisier*, faisant voile pour Toulon, et je laissais pour adieux à l'Afrique ces mots célèbres, que je demande humblement pardon de travestir pour mon usage: "Ingrate Afrique, tu n'auras pas mes os."

G. B.

Mademoiselle de Roan.

I.

Vers la fin du mois de février 1805, j'é-

tais (1) au bal chez des royalistes de Nantes, raliés à la gloire de l'empire. L'amphitryon lui-même tenait par sa famille à l'aristocratie bretonne, et plusieurs anciens chefs de chouans, revenus de leurs héroïques illusions, s'étaient donné rendez-vous chez lui avec leurs femmes et leurs filles; l'assemblée n'était pas moins brillante que nombreuse, et le reflet de la prospérité générale animait les fronts les plus sévères. Dans ce temps-là, on fraternisait encore en France, sous le prestige heureux des victoires nationales, et les partis les plus extrêmes se donnaient volontiers la main pour danser, comme on disait alors, à l'ombre des lauriers. Républicains, royalistes et impériaux dansaient donc ensemble, ce jour-là, chez M. le comte de V***. Je dansais aussi de tout mon cœur et de toutes mes jambes, comme on faisait à cette époque, et comme on ne fait plus aujourd'hui, et ma joie s'élevait jusqu'à l'enthousiasme le plus patriotique, en voyant le frac bleu de mon uniforme se marier aux blanches toilettes des jolies Bretonnes.

Une de celles qui méritaient le mieux ce titre ne tarda pas à attirer mon attention. C'était une jeune femme d'environ trente ans, parée avec autant de simplicité que de richesse, et assise à une place d'honneur dans le salon principal. Après avoir péniblement traversé la foule pour me trouver près de cette femme, je m'avançai vers elle d'un air qui n'avait rien de trop impérial, et je lui demandai, en m'inclinant profondément, si elle voulait me faire l'honneur de danser avec moi.

"Je vous remercie, monsieur, je ne danse pas," me répondit-elle avec un singulier sourire.

Je fis un second salut, moins profond que le premier, et je me retirai fort désappointé de cet échec. Outre que toutes les jeunes femmes, en effet, n'allaient alors au bal que pour danser, la belle inconnue était précisément, et comme à dessein, au milieu de celles qu'on invitait le plus souvent. Ne me trouvant point, d'ailleurs, plus à dédaigner qu'un autre, je ne m'appliquai pas le refus que j'avais essuyé.

Aurais-je affaire, me demandai-je, à quelque royaliste exclusive; et serait-ce la couleur

(1) Trop jeune pour être l'homme qui parle dans ce récit, nous le laissons dans la bouche d'un officier de l'empire, membre de notre famille, qui nous en a conté les détails authentiques, en nous autorisant à les reproduire.

de mon habit qui aurait le malheur de lui déplaire ?

Pour m'en assurer, je me fis l'espion de la jeune dame et de tous les cavaliers qui lui adressèrent la parole. Frappés comme moi de sa beauté, dix amateurs suivirent processionnellement mon exemple ; tous furent renvoyés comme moi, l'un après l'autre, avec le même sourire dont j'avais eu la première épreuve. Cette découverte calma les inquiétudes de mon amour-propre, mais ce fut alors ma curiosité qui s'éveilla ; et je me mis à considérer fort attentivement la mystérieuse beauté qui se refusait à la danse.

C'était une blonde extrêmement pâle, d'une figure animée cependant et d'une taille irréprochable. La pénétrante vivacité de ses yeux méridionaux formait le plus piquant contraste avec ses traits tout allemands, et, à côté de ce sourire étrange, qui s'épanouissait à chaque moment sur sa belle bouche, sa lèvre supérieure offrait une certaine contraction qui dénotait la fermeté la plus indomptable. Les mêmes oppositions se retrouvaient dans le reste de sa personne et jusque dans son attitude. Tandis que les riches contours de sa taille, emplissant hermétiquement son corsage, respiraient cette voluptueuse énergie qui est l'apanage exclusif de la jeunesse, ses hanches et ses genoux languissants paraissaient affaissés sous le satin de sa robe blanche, et son pied charmant restait fixé au parquet, comme si peu lui eût importé d'attirer l'attention. J'en remarquai la finesse autant que l'immobilité.

En ce moment, M. d'A..., qui m'avait présenté au bal, se trouva par hasard derrière moi.

« Mon cher cicerone, lui dis-je vivement, je ne pouvais vous rencontrer plus à propos. Il faut que vous m'appreniez qui est cette admirable blonde dont chacun fait ici le but de ses hommages, et qui, réunissant toutes les conditions pour être la reine des danseuses, s'obstine à demeurer comme une statue sur son piédestal. Est-ce privilège, nécessité ou caprice ? Sommes-nous victimes de la tyrannie d'un préjugé, des scrupules d'une mère ou de la jalousie d'un époux ?

— Rien de tout cela, mon ami, » répondit M. d'A... en hochant la tête.

Il avait tressailli à la vue de la personne que je lui montrais, et il poursuivit d'un ton solennel qui acheva de m'intriguer :

« C'est une juste préférence qui a fixé votre

attention sur cette femme ; car il n'y a rien, en effet, de plus curieux et de plus intéressant. L'avez-vous bien regardée, mon ami, et voulez-vous connaître son histoire ?

— Si je le veux ! » m'écriai-je en jetant un nouveau regard à l'inconnue.

Et comme, à l'instant même, un grand et bel homme l'abordait familièrement :

« Qu'est-ce que ce personnage ? demandai-je encore...

— Ce personnage est le héros du dénouement ! répondit mon cicerone avec mystère.... Venez entendre ce véritable roman, poursuivit-il, ou plutôt ce roman véritable, et vous comprendrez pourquoi cette femme refuse de danser, même avec un cavalier tel que vous ! »

Tout en achevant d'exciter ainsi ma curiosité, mon ami m'entraîna dans le salon des douairières et des joueurs ; et là, placé de façon à ne pas perdre de vue la balle Bretonne, j'écoutai d'une oreille avide le récit suivant, que je reproduis ici avec tous les développements qu'il mérite :

La famille des Roan est une des plus anciennes familles de Nantes, où on les nomme encore les *Roan sans h*, par allusion à la maison des Rohan de Bretagne. Ceux qui savent que la branche cadette de cette maison portait une *hache* sur ses armes, comprendront toute la portée de ce calembour héraldique, assez détestable pour avoir été religieusement conservé.

Au temps de la terreur, un marquis de Roan habitait le château de la S***, situé au bord de la Loire, à trois quarts de lieue de Nantes. Il avait échappé à la guillotine et à l'émigration en se faisant baptiser citoyen Roan, et en effaçant avec soin des murs de son manoir les armoiries qui demeuraient gravées au fond de son cœur. Bienfaiteur, au reste, de tout le pays, ses *concitoyens* l'avaient épargné en le tutoyant ; et, se bornant à réaliser secrètement sa fortune, de façon à pouvoir tout emporter avec lui comme le philosophe, il était resté oublié de Carrier-lui-même au fond de sa retraite, sans autre protection que son silence absolu, et sans autre compagnie que sa fille.

Mlle Clémentine de Roan était une jeune personne de la plus grande beauté, qui avait eu l'honneur d'être appelée à Paris *la sœur de la reine*, tant on avait trouvé qu'elle ressemblait à Marie-Antoinette. Elle n'avait que seize ans à l'époque de ce triomphe, et elle allait en avoir vingt en 1793. Les qualités de son esprit et de

son cœur avaient encore dépassé celles de sa personne, et le charme de sa compagnie n'était pas pour peu de chose dans la fidélité du marquis à sa solitude de la S... Enfermé avec ce bel ange gardien dans son manoir, il oubliait que tous les démons de l'enfer étaient déchainés sur la France, et il s'était habitué à croire que son salut et son repos tenaient à la présence tutélaire de Clémentine.

La piété filiale de Mlle. de Roan était d'autant plus méritoire, qu'elle avait sacrifié son propre bonheur à celui de son père. Un brillant gentilhomme de la cour de Marie-Antoinette, le vicomte Henri de Frossay, avait remarqué Clémentine pendant son séjour à Paris. De fort galant qu'il s'était montré d'abord avec elle, il n'avait pas tardé à devenir fort amoureux ; si amoureux qu'il avait été aimé à son tour, et que M. de Roan lui avait promis la main de sa fille.

Le mariage allait se conclure, lorsque l'orage révolutionnaire avait éclaté.

Pendant que le devoir du vicomte l'entraînait à la suite des princes, l'amour du pays, cette maladie des vieillards, avait rappelé le marquis en Bretagne. Montrant à Clémentine le chemin de Nantes et le chemin de Coblenz :

Choisis, mon enfant, lui avait-il dit avec bonté ; il s'agit de partir vicomtesse de Frossay ou de rester demoiselle de Roan !

Clémentine avait hésité, car Henri la regardait en pleurant ; mais elle avait regardé son père qui pleurait aussi, et elle était tombée dans ses bras, en serrant la main du vicomte.

Au revoir, Clémentine ! avait dit M. de Frossay, partageant son sacrifice.

Au revoir, Henri ! avait répondu la jeune fille, pleurant à son tour.

Et il avait quitté la France avec les princes, tandis qu'elle regagnait la Bretagne avec son père.

Quelque temps après, la France était en feu d'un bout à l'autre, et la Bretagne se levait à côté de la Vendée, au même cri de : *Dieu et le roi !*

Les flots de sang républicain que les chouans mêlaient à la Loire, étaient purifiés par les flots de sang royaliste que la guillotine y versait à son tour ; et, pendant que la nation s'ouvrait ainsi les veines aux pieds et à la tête, les fiancés, qui s'étaient séparés en se disant : Au revoir ! regrettaient de ne l'avoir pas fait en se disant : Adieu !

Un seul espoir restait à Mlle. de Roan, espoir qu'elle n'osait prier le ciel de remplir : c'était que M. de Frossay vint jouer sa vie proscrite sur les champs de bataille de la Vendée, comme avaient déjà fait quelques-uns de ses compagnons d'exil. Mais aux nobles noms qui parvenaient souvent au château de la S... celui du vicomte ne se trouvait jamais mêlé.

Une seule fois des bandes de chouans s'avancèrent jusqu'aux bords de la Loire, et le marquis de Roan s'informa avec soin du chef qui les commandait. Ce chef n'était point un gentilhomme, mais le terrible Martial, nouveau Cathelineau, surgi dans cette guerre de géants. Après des miracles de bravoure et d'audace, il fut repoussé avec sa troupe et rejeté en Vendée. M. de Roan, renonçant alors à revoir le vicomte, hocha la tête en vieux royaliste qu'il était... Puis bientôt, désespérant du salut de Dieu et du roi, il se reprocha, avec Clémentine, d'avoir formé un vœu téméraire et funeste.

Tous deux étaient dans ces nouvelles dispositions, lorsque la liste des émigrés condamnés à mort leur tomba sous la main... Ils la parcoururent en frémissant d'horreur, et n'y trouvèrent point le nom de Henri !

« Dieu soit loué ! » s'écria la jeune fille, en levant les yeux au ciel dans le premier mouvement de sa joie ; mais cette joie fit place à la plus vive inquiétude, lorsqu'elle lut un noir pressentiment dans les yeux de son père.

« La république ne saurait faire grâce à un émigré aussi connu que le vicomte, avait pensé le vieillard ; si elle n'a point condamné Henri à mort, c'est que Henri n'existe plus ! »

Quelque soin qu'il mit à cacher cette conviction, Clémentine l'eut aussitôt partagée que comprise ; et il y avait quinze jours qu'elle pleurait son fiancé, lorsque deux voyageurs se présentèrent au château.

L'un d'eux portait le costume d'un étudiant allemand, avec les cheveux presque ras, à la mode de l'époque ; l'autre, habillé en paysan des côtes, cachait un air malin sous sa longue chevelure.

« Albert Spachman, répondit le premier avec un certain accent, au *citoyen officieux* (1) qui lui demanda son nom ; et Jean-Pierre Audrain, son guide fidèle, ajouta-t-il en montrant le

(1) C'est ainsi qu'on appelait alors les domestiques, la république ayant supprimé le nom en tolérant la chose.

paysan qui l'accompagnait. Dites au citoyen Roan, reprit-il à demi-voix, que nous lui apportons des nouvelles du citoyen Frossay."

Il n'avait pas achevé cette phrase, qu'il était introduit dans le salon du château ; et deux minutes après, le vicomte, car c'était lui-même, était dans les bras du marquis et de sa fille...

Après avoir raconté comment il s'était tué en Allemagne sous le nom de Henri de Frossay, pour se ressusciter en France sous celui d'Albert Spachman, le vicomte fut vivement félicité de cette prudente mesure, et remercié surtout de n'avoir point pris part à une guerre inutile.

"Quel malheur si le ciel eût exaucé notre premier vœu ! s'écria Clémentine avec l'égoïsme de l'amour. Arrêté ou proscrit maintenant comme tous les chefs vendéens, vous auriez ruiné votre bonheur et le nôtre, sans sauver une cause abandonnée de Dieu !"

Non moins désenchanté que sa fille sur ses espérances de royaliste, le marquis fit paternellement écho à ces paroles, au lieu de remarquer l'effet qu'elles produisaient sur Henri ; et celui-ci, interrompant brusquement sa confidence, passa une main sur son front pour dissimuler son trouble...

"Allons, ne pensons plus à nos regrets ! dit M. de Roan, croyant qu'il fallait interpréter ainsi le mouvement du gentilhomme ; le marquis de Roan et le vicomte de Frossay sont morts ; mais la citoyenne Clémentine sera trop heureuse de s'appeler en sécurité Mme Spachman !"

Le bon père était si heureux lui-même en parlant de la sorte, la jeune fille adressait au Ciel des regards si reconnaissants, que le vicomte acheva de refouler dans son âme le secret qui eût empoisonné cette joie.

"Oublions donc, en effet, le passé, mes amis, s'écria-t-il ; et hâtons-nous de jouir du présent, sans nous occuper de l'avenir !"

Il se détourna en même temps vers Jean-Pierre, en se posant rapidement un doigt sur les lèvres, et, rassuré par un signe pareil du Breton, il fut tout entier à son bonheur de famille.

Quinze jours après, l'intérieur du château de la S... offrait un aspect inaccoutumé depuis longtemps. Dans le salon soigneusement fermé, autour de la vieille table au tapis vert, quatre notables du lieu, convoqués sans bruit,

se tenaient en grande toilette ; derrière eux étaient rangés les *citoyens officieux* du manoir, parmi lesquels se faisait remarquer Jean-Pierre. M. de Roan, pour présider cette réunion de fidèles, avait risqué son habit à la française ; Clémentine, en robe blanche, s'appuyait, émue, sur le bras de son père ; et toujours Allemand par le nom, l'accent et le costume, le vicomte, debout près de la jeune fille, attendait avec impatience le moment de la cérémonie.

Cette cérémonie était la lecture et la signature du contrat de mariage du citoyen Spachman, dit Albert, et de la citoyenne Roan, dite Clémentine.

Après avoir péniblement rédigé l'acte dans les formes voulues par la république, le notaire, ancien lecteur du marquis, prit sa voix solennelle pour articuler lentement chaque phrase ; et le témoin désintéressé, qui eût assisté à cette scène, eût été surpris de voir un personnage de cette importance écouté si négligemment par ses auditeurs.

Choqué, en effet, des expressions ridicules qui frappaient ses oreilles, le marquis se donnait toutes les distractions possibles, afin de ne les pas trop entendre. Mlle de Roan ne se montrait guère plus attentive, partagée qu'elle était entre l'impatience de son père et celle de son fiancé. Soit analogie sincère d'opinion, soit habitude de flatterie envers les châtelains, les quatre notables imitaient à peu près leur exemple ; et Jean-Pierre lui-même sortait de sa rêverie habituelle, pour s'égayer avec les domestiques aux dépens du système républicain.

Mais celui de tous les assistants qui s'occupait le moins de ce qui se passait était celui-là même qui eût dû s'en occuper le plus. Inquiet et agité comme si un pressentiment fatal eût tourmenté son esprit, tantôt le vicomte observait avec méfiance les figures qui l'entouraient, tantôt il tressaillait au moindre bruit, et regardait vivement par la fenêtre, en homme qui, arrivé au but de ses désirs, n'est pas sûr encore de le toucher heureusement.

Il faut dire que, tout en hâtant les préliminaires du mariage, Henri avait souvent exprimé à ses hôtes un vœu singulier.... C'était d'émigrer en famille immédiatement après la cérémonie, d'aller assurer et fixer leur bonheur hors de France, sans attirer sur eux une attention dangereuse.

"Qui sait, disait-il au marquis, si on ne

découvrira pas mon incognito, si quelque circonstance ne vous rendra pas vous-même suspect, si enfin nous tromperons jusqu'au bout la république ?

—La république ne songe plus à vous, mon ami, répondait avec sécurité M. de Roan. N'ai-je pas anéanti le marquis comme vous avez anéanti le vicomte, et ne m'assuré-je pas la faveur des sans-culottes en mariant ma fille au citoyen Spachman ? Votre plan d'Allemagne est excellent, vous dis-je ; ne le détruisez pas par un plan contradictoire, et laissez-moi le soin d'achever votre ouvrage ?

Henri n'avait qu'une raison à opposer à ces raisons, mais il y avait renoncé dès le commencement ; il s'était donc abandonné au marquis et à la Providence, non sans arriver par ces inquiétudes croissantes aux angoisses du jour décisif.

Ces angoisses se manifestèrent si positivement au moment où le notaire achevait la lecture de l'acte, que Mlle. de Roan ne put s'empêcher de les remarquer, et de considérer avec surprise le vicomte.

Un bruit lointain, que lui seul avait entendu, était venu lui enlever le reste de son sang-froid.

« Henri, qu'avez-vous donc ? » demanda Clémentine, en se rapprochant de lui.

Cette voix le fit tressaillir et le rappela à lui-même.

—Rien... je n'ai rien, dit-il avec l'effort d'un homme qui dompte un trouble mortel.

Et secouant le fantôme qui s'acharnait à lui, pour ressaisir la douce réalité de son bonheur, il prit la plume que lui tendait gravement le notaire, et dit à Clémentine :

« Signez, mademoiselle ! »

La fiancée posa une main tremblante sur le contrat, et allait engager sa vie avec autant de bonheur que d'émotion, lorsqu'elle s'arrêta frappée par le bruit qu'avait déjà entendu le vicomte, et retenue par le vicomte lui-même qui s'écria cette fois :

« Ne signez pas ! »

Le retour de ce bruit et l'accent de ces paroles firent frémir les assistants. Par un phénomène moral qui n'a d'analogie que l'électricité, l'anxiété d'Henri se communiqua aussitôt à tout le monde, et pendant que le vieux marquis dressait vivement l'oreille, le vicomte regarda rapidement où était Jean-Pierre.

Jean-Pierre avait disparu comme par en-

chantement ; mais il reparut à l'instant même à la porte du salon. Les chiens de garde aboyaient avec effroi derrière lui, et il n'eut que le temps de crier au vicomte :

« Sauvez-vous ! »

Ces mots n'étaient pas prononcés que M. de Frossay s'élançait à une fenêtre... Mais il y rencontra deux baïonnettes prêtes à le percer, et il se rejeta dans le salon, pendant que vingt soldats s'y précipitaient...

Tous les assistants n'avaient fait qu'un cri, et Clémentine était tombée dans les bras de son père...

En un clin d'œil Henri fut entouré par quatre bleus, et M. de Roan surveillé par deux autres...

« Que voulez-vous à cet étranger, capitaine ! demanda le marquis au chef de la troupe. C'est le citoyen Albert Spachman, mon hôte, le fiancé de ma fille, et quels que soient vos motifs de l'arrêter, tous ceux qui sont ici feront sa caution comme moi.

—Tous ceux qui sont ici se compromettraient en vain, répondit le capitaine, et vous-même seriez déjà compromis si je ne voyais l'erreur où vous êtes... Ce jeune homme vous a trompé, citoyen, en vous disant qu'il se nommait Albert Spachman ! »

Les notables effrayés poussèrent un seul cri, le notaire jeta un regard piteux sur son acte frappé de nullité.

« Le vicomte est reconnu ; tout est fini ! » se dirent en même temps le marquis et Clémentine.

Mais quel fut l'étonnement de Clémentine, du marquis, des notaires et des notables, lorsque le capitaine ajouta, en montrant M. de Frossay ;

« Ce jeune homme est le chef des chouans, MARTIAL ! »

II.

Nous avons dit quelle terreur le nom de Martial avait répandue dans le pays ; qu'on juge de l'effet que produisit un tel nom, retentissant à un moment pareil au milieu du château de la S...!

Peu s'en fallut que, malgré leur dévouement au marquis, tous les assistants ne prissent immédiatement la fuite ; et si M. de Roan eût été soupçonné de complicité avec le chouan, sa stupéfaction extrême l'eût parfaitement justifié.

Deux personnages seuls gardèrent quelque sang-froid au milieu de l'émotion générale, et ces deux personnages furent, chose étrange ! ceux dont le trouble eût été le plus facile à concevoir.

Il n'est pas besoin de nommer le vicomte de Frossay et Mlle. de Roan.

Du moment que le danger était devenu inévitable, Henri avait repris l'attitude d'un homme habitué à le voir en face. Faisant d'abord signe à tout le monde de se calmer, et indiquant aux soldats qu'ils n'avaient point de résistance à craindre, il jeta sur leur chef un regard qui eût suffi pour faire reconnaître Martial. Mais il reporta ce regard avec une tout autre expression sur Mlle. de Roan ; et celui qu'il reçut d'elle en échange était fait pour consoler des plus grands malheurs.

Cependant le marquis, ne pouvant en croire ses yeux et ses oreilles, voulut soutenir encore au commandant qu'il se trompait, et fit signe à M. de Frossay de produire ses papiers... Un sourire et un hochement de tête furent toute la réponse qu'il reçut de l'un et de l'autre.

Le vicomte et son ennemi, le capitaine Morin, s'étaient rencontrés sur les champs de bataille ; et il leur avait suffi, pour se reconnaître, du premier regard échangé entre eux.

Toute dénégation était donc impossible, et Martial n'avait qu'à se montrer lui-même.

« Il est vrai, mes amis, dit-il en se retournant vers le marquis et Clémentine, je suis ce chef de chouans dont on vous a dit le nom de guerre. Ma tête a mérité d'être mise à prix par la république, et, comme mes pressentiments ne me l'annonçaient que trop depuis hier, le représentant Carrier va la faire rouler sur l'échafaud.

« Adieu donc, mes amis, reprit-il avec une intention qui devait sauver ses hôtes ; et pardonnez-moi d'avoir pu vous tromper ainsi, vous qui alliez me donner les noms de fils et d'époux. Le Ciel me punit assez d'avoir osé jouer mon repos contre le vôtre, et je le remercie sincèrement de m'épargner un crime, dont vous trouverez peut-être l'excuse dans mon amour. Souvenez-vous, en effet, poursuivit-il, faisant allusion aux paroles qui avaient refoulé son secret, souvenez-vous qu'un chef de chouans n'eût pu que ruiner votre bonheur, et ne maudissez pas le citoyen Spachman de vous avoir caché Martial le proscrit. Hélas ! j'espérais en frémissant le dérober à la répu-

blique ainsi qu'à vous-mêmes, et voilà pourquoi je vous ai souvent suppliés de quitter la France avec moi ! Voilà aussi pourquoi je m'agitais si vivement au moment de consommer la faute que j'expie ; je perdais tout mon courage en tremblant pour vous, sans perdre encore mon aveugle espérance ; trop heureux si les pressentiments et les remords qui me tourmentaient nous eussent épargné la leçon que nous recevons en ce moment !... Mais enfin elle arrive avant que tout soit irréparable ; vivez libres et heureux, mes amis, et dites-moi que je mourrai pardonné ! »

— Vous mourrez le mari de Clémentine de Roan ! s'écria la fille du marquis avec exaltation.

Les nobles paroles qu'elle venait d'entendre avaient soulevé tout son cœur d'amante et tout son sang de royaliste !... Oubliant les périls affreux qu'elle appelait sur sa famille, rougissant de honte et à la fois d'émulation, essayant avec fermeté les pleurs que lui arrachait la tendresse, frémissant d'être indigne du vicomte autant que de le perdre à jamais, elle s'élança brusquement vers la table où était resté l'acte de mariage, reprit par un geste énergique la plume qu'elle avait laissé tomber, et traça d'une main rapide et imperturbable la signature qui la liait au proscrit.

En vain M. de Frossy lui cria de sa place ; « Arrêtez, malheureuse ! »

Elle ne se retourna vers lui que la plume et le contrat à la main, lui disant avec amour et résolution :

« Signez à votre tour, Martial.

— Signez, Martial ! répondit à son tour le marquis exalté, au vicomte qui l'interrogeait du regard.

Et, d'une main digne de celles qu'il unissait ainsi, le vicillard joignit son nom à ceux de ses enfants.

« Racontez ceci à Carrier, capitaine, dit-il ensuite en embrassant les deux fiancés ; et apprenez-lui que, si notre crime mérite l'échafaud, nous saurons y porter nos trois têtes en famille.

— Votre crime mériterait la grâce de cet homme, répondit l'officier attendri malgré lui-même ; mais la république ne connaît que la loi, comme je ne connais que mon devoir, ajouta-t-il en faisant signe au vicomte de marcher, et à tous les assistants de garder le silence.

Henri serra son père et sa fiancée sur son

cœur, leur montra le ciel, leur dit adieu, et s'éloigna...

— Dites-lui : Au revoir ! mam'selle, murmura en ce moment une voix à l'oreille de Clémentine ; ça vous portera bonheur à tous les deux, et ça me donnera du courage pour veiller sur lui..."

Mlle. de Roan balbutia faiblement : Au revoir ! et rencontra sur son épaule la tête chevelue de Jean-Pierre.

Le Breton attendit sans bouger que tout le monde eût peu à peu quitté le salon. Il se dépouilla alors sans cérémonie de sa soubreveste, en retourna les manches et la remit à l'envers. Il en fit autant de l'espèce de bonnet qui lui couvrait la tête, se donna une nouvelle figure en jetant ses cheveux derrière ses oreilles, une nouvelle démarche en s'appuyant comme un boiteux sur son bâton, et sortit du château sans être reconnu par les domestiques, tant son bonnet de police, sa tournure militaire et son habit à chevrons le faisaient ressembler à quelque vétéran réformé.

Le marquis et sa fille coururent à une fenêtre, pour le suivre plus longtemps d'un œil émerveillé, et ils ne purent s'empêcher d'accueillir par un geste de remerciement le signe d'espérance qu'il leur envoya au détour de la route.

Le lendemain, avant le jour, M. de Roan et Clémentine étaient encore dans le salon. Ils y avaient passé toute la nuit à parler du vicomte, l'accusant tour à tour, s'accusant eux-mêmes de son malheur, et tombant des exaltations d'un royalisme sympathique à l'abattement du plus impuissant désespoir. Brisée par les angoisses de cette veillée funeste, non moins que par ses émotions de la journée précédente, la jeune fille allait des bras de son père, qu'elle apaisait par ses pleurs, aux vitres d'une haute fenêtre, où elle appuyait son front brûlant. La nuit était sombre et le ciel sans étoiles ; mais cette fenêtre regardait vers Nantes, du même côté que le cœur de Clémentine !... De là, elle croyait mieux voir Henri de Frossay marchant au milieu des soldats républicains ; elle comptait mieux ses pas sur cette route du supplice, au bout de laquelle se dressait l'échafaud de Carrier !...

— Il doit être arrivé depuis longtemps à Nantes ! dit-elle d'une voix sourde, en entendant sonner cinq heures.

— Où est-il maintenant ? et qu'aura-t-on fait

de lui ! ajouta-t-elle avec un frisson dans tous les membres. On l'a jeté sans doute à l'entrepôt (1), en attendant son jugement ! Mais n'est-il pas jugé d'avance, et la guillotine ne sera-t-elle pas son tribunal ? La guillotine ou les bateaux à soupape, hélas ! car, qui sait le supplice que l'on choisira pour lui ? Qui sait même s'il n'est pas déjà exécuté, grand Dieu ! exécuté, comme ils font si souvent, dans l'ombre de cette nuit affreuse ? Qui sait si déjà la belle tête de mon Henri n'est pas tombée sous la hache ? si son corps inanimé ne roule pas avec cent autres dans la Loire ? s'il ne passe pas, en ce moment, dans son linceul glacé, au pied même du château de la S... ?"

Comme elle parlait ainsi, l'heure qui avait sonné à la pendule du salon sonna à l'horloge de la chapelle, et la lampe s'éteignit épuisée sur la table, laissant la pièce dans une obscurité profonde.

Clémentine se rejeta, avec un cri perçant, près du marquis ; et, comme si la nature se fût associée à leur désespoir, une pluie violente se mit à fouetter les vitres.

En ce moment, les premières lueurs du jour remplaçaient la clarté de la lampe. Le marquis et sa fille distinguèrent, en relevant les yeux, la table où étaient restés le contrat, la plume avec laquelle ils l'avaient signé, un gant du vicomte tombé sur le parquet, les chaises et les fauteuils des témoins encore rangés en cercle, tout ce qui rappelle ce doux rêve de bonheur et d'amour, interrompu par un si affreux réveil !

Quelque douloureux que fût ce spectacle, il les soulagea en faisant couler leurs larmes ; mais à peine avaient-ils eu le temps de les confondre, qu'un grand bruit se fit entendre aux abords du château.

La sonnette extérieure, agitée avec force, réveilla brusquement les chiens de garde et les domestiques.

— Les bleus ! encore les bleus ! cria un de ceux-ci à la porte du salon, tandis que les autres couraient à la grille.

— Cachez-vous, mon père ; on vient vous arrêter ! dit Clémentine en saisissant la main du marquis, et en s'efforçant de l'entraîner dans une autre pièce.

— Eh bien ! qu'ils m'arrêtent ! répondit le

(1) Prison infecte où Carrier faisait mettre, pêle-mêle ces hommes et les femmes destinés à la mort.

vieillard avec la résignation d'un homme dont le courage est à bout.

— Alors, ils ne nous sépareront pas ! s'écria Mlle. de Roan dans les bras de son père...

Mais bientôt ils furent rassurés, à la vue de l'homme qui parut dans le salon...

C'était un tout jeune officier de la république, à la figure sérieuse, mais polie, aux élégantes moustaches blondes, contrastant avec ses cheveux bruns rasés à la Titus.

Fesant un salut militaire au marquis, et s'inclinant respectueusement devant sa fille :

« Citoyen, dit-il avec gravité, je suis le lieutenant Larive. J'ai reçu cette nuit l'ordre de quitter Nantes avec trente hommes, et le citoyen commandant de place vous charge de les loger, ainsi que moi-même. »

M. et Mlle. de Roan respirèrent en entendant ces paroles. Le capitaine Morin les avait évidemment épargnés dans son rapport, et ils n'étaient encore, aux yeux de la république, que dans la catégorie des *suspects à surveiller*. Telle était la mission du lieutenant Larive et des garnisaires qui l'accompagnaient : de sorte que, dans l'espoir d'avoir par eux des nouvelles du vicomte, le marquis et sa fille les accueillirent avec empressement.

Mais hélas ! parti subitement de Nantes, avec sa seule consigne de surveillance, l'officier ne connaissait du sort de Martial que son arrestation, et ce fut en vain que M. de Roan dépêcha des messages vers la ville pour arracher à la république son fatal secret.

Un soir enfin, Larive était monté de bonne heure à sa chambre, et Clémentine se trouvait seule au salon avec M. de Roan. Tout à coup, comme elle regardait cette haute fenêtre, où elle avait tant pleuré le jour de l'arrestation, elle vit un homme se glisser furtivement au dehors, et entendit trois petits coups frappés sur les vitres...

« Qui est là ? » dit-elle d'abord avec effroi en se rapprochant de son père.

Puis, rassurée soudain par un heureux sentiment, elle courut à la fenêtre et entr'ouvrit la croisée...

C'était le compagnon de Martial, le fidèle Jean-Pierre !

Clémentine eut quelque peine à reconnaître le Breton, tant sa personne était changée depuis dix jours ! Outre la trace des fatigues et des inquiétudes qui avaient fort altéré sa figure, il s'était imposé un double sacrifice qui avait dû

lui coûter bien des regrets : celui de sa longue chevelure d'abord, tombée sous des ciseaux révolutionnaires, puis celui de son bonnet ambibibliographique, remplacé par un franc shako républicain.

Tant d'efforts, du reste, ne pouvaient annoncer que de grands projets, et on juge des questions multipliées du marquis et de sa fille !

« Henri vit-il encore ? » telle fut la première de toutes.

Jean-Pierre y répondit par un signe de tête et un sourire, qui firent tomber à deux genoux Mlle de Roan.

« Merci, mon Dieu, merci ! dit-elle avec effusion. — Puisque vous l'avez conservé jusqu'à ce jour, c'est que vous voulez encore nous le rendre ! »

Le marquis, de son côté, serra la main calieuse du Breton, qui, sans rompre son silence mystérieux, lui remit un chiffon de papier plié en quatre.

Sur ce papier se trouvaient ces mots, tracés par le vicomte avec son sang :

« Je suis toujours à l'Entrepôt, heureux de vivre encore puisque vous m'avez pardonné ! Après-demain, c'est mon tour de monter à l'échafaud de Bouffay (1) ; mais Jean-Pierre, qui a pénétré jusqu'à moi, a un projet d'évasion pour demain.

« Informez-le bien de ce qui se passe au château, et si vous voulez fuir avec moi, faites vos préparatifs. Demain je serai perdu irrévocablement, ou nous serons sauvés tous ensemble.

« Votre époux et votre fils,

« HENRI. »

Malgré les inquiétudes qu'une telle lettre jetait au milieu de leurs espérances, le marquis et sa fille retrouvèrent du sang-froid pour mettre le Breton au courant de leurs affaires.

Jean-Pierre fit une grimace assez inquiétante, en apprenant la surveillance continue exercée par les garnisaires ; mais il ne parut pas cependant désespérer de la mettre en défaut, et il recommanda aux Roan d'achever de gagner l'officier. Quant à son projet d'évasion pour le vicomte il n'avait pas le temps de le leur confier en ce moment ; il les invita seulement derechef à se tenir prêts à toute aventure, car il

(1) Place de Nantes qui porte encore ce nom et sur laquelle la guillotine était alors en permanence.

ne savait pas trop encore comment Martial les rejoindrait le lendemain. Enfin, il termina par leur montrer le ciel et son chapelet béni, leur signifiant ainsi d'implorer la Providence; et il se retira par le même chemin qui l'avait amené, en franchissant un mur de dix pieds de haut.

Une heure après, tout le monde dormait à la S..., tandis que le marquis et sa fille exécutaient les recommandations du paysan.

A genoux devant le crucifix sur lequel elle avait juré sa foi au vicomte, Clémentine adressait au ciel des prières que leur vol ardent devait porter droit à Dieu. Le marquis cependant allait et venait de chambre en chambre, joignant aux précautions de son âge toute l'activité de la jeunesse.

Quant il eut bien détruit tout ce qui pouvait compromettre sa fuite, bien recueilli et bien enfermé tout ce qui pouvait en assurer le succès; quand l'or et les bijoux, depuis longtemps en réserve, eurent été divisés en fractions portatives, il laissa à sa fille le soin de quelques menus détails, et se rendit, dès le point du jour, à l'extrémité du parc. Là, un bateau solide et léger fut confié à un homme fidèle et habile. Le marquis lui ordonna d'attendre à son poste jusqu'à la nuit suivante, et revint à la hâte auprès de Clémentine mettre la dernière main aux préparatifs.

III.

Le matin, au déjeuner, Larive fut frappé de la nouvelle figure de ses hôtes. Elle n'exprimait pas encore une sécurité complète, mais une lueur d'espoir l'éclairait doucement. Le même changement, d'ailleurs, se faisait remarquer dans leurs manières. Au lieu de la politesse contrainte et des prévenances tremblantes de la veille, c'était une sorte d'empressement amical et d'abandon presque familier... Trouvant leur compagnie d'autant plus aimable, l'argus républicain devint complètement aveugle, et ses hôtes furent bientôt aussi contents de lui qu'il paraissait content d'eux-mêmes.

Malheureusement cette satisfaction réciproque ne devait pas durer, et elle finit cruellement pour chacun avec le jour.

« Demain, je serai sauvé, ou nous serons tous perdus ! » avait écrit le vicomte.

Voyant la matinée se passer sans entendre parler de lui, M. et Mlle de Roan commencèrent à s'inquiéter... Au milieu du jour point de

nouvelles encore; et les inquiétudes alors de se changer en terreur!... Le soir arrive enfin, et toujours point de nouvelles!... Si bien qu'en sentant la nuit et la mort entrer ensemble au château, Clémentine s'évanouit en présence du lieutenant.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? » s'écrie Larive étonné, qui alors remarqua la pâleur du marquis, presque égale à celle de sa fille.

A l'instant même, son sergent paraît dans le salon, et lui remet une dépêche avec un air de méfiance.

Il faut dire que ce sergent, véritable type du républicain forcené, plate et méchante figure aux cheveux roux et à l'œil louche, avait le privilège d'être l'épouvantail de tout le monde à la S... Les châtelains, qu'il appelait des aristocrates ou des ci-devant, ne le voyaient jamais approcher sans redouter un malheur; et à son chef lui-même il semblait un remords incarné, toujours prêt à lui rappeler amèrement les devoirs les plus rigoureux de sa charge. Il portait le nom significatif de Romulus, et ce nom faisait involontairement tressaillir Larive. Si, à l'exemple de Rémus, en effet l'officier franchissait jamais les limites de la consigne, il savait que le sergent, nouveau Romulus, était homme à l'immoler impitoyablement.

On se figure donc l'effet qu'à un tel moment produisit l'apparition d'un pareil homme.

« Henri est exécuté ! » s'écria Clémentine, ranimée successivement par la terreur...

Et pendant que cette exclamation et le nom de Henri faisaient tressaillir Larive, elle cherchait à voir dans ses yeux ce que lui avait annoncé la dépêche.

Mais le lieutenant la referma d'un air sombre, et se retira sans répondre, murmurant à demi-voix entre ses dents :

« Je saurai ce que veut dire ce nom d'Henri.

— Je vais vous l'apprendre, lieutenant, répondit Romulus, qui suivait son chef. Je soupçonnais depuis longtemps la chose, reprit-il avec son mauvais sourire. Je m'en suis assuré ce soir même entre quatre yeux, en communiant avec le jardinier sous l'espèce du vin. »

Et il raconta, en effet, à Larive toute l'histoire du citoyen Spachman, depuis son arrivée au château de la S... jusqu'à la scène du contrat et de l'arrestation.

« Voilà ce que c'est que ce Henri ! ajouta-t-il, et voilà pourquoi on vous a tant questionné sur son compte. Ces ci-devant ne s'embour-

geoiseraient pas avec des officiers de la république, mais ils s'encanaillèrent volontiers avec des chefs de Chouans !”

Larive ne remarqua, sous la grossièreté de ces paroles, que la fâcheuse vérité qu'elles contenaient.

Ainsi donc, ce Martial, qu'il s'était figuré comme un Chouan farouche, ce Martial portait le doux nom d'Henri ; il était aimé, fiancé de Clémentine...

“ Et on m'annonce que ce Martial est évadé !.... ajouta-t-il brusquement en froissant sa dépêche...”

— Evadé ! il est évadé ! mille tonnerres ! s'écria avec fureur Romulus, qui n'avait cessé d'observer son chef. — C'est pourtant vrai ! poursuivit-il en parcourant la dépêche à son tour. Et dire que ce sont toujours les chouans qu'on laisse filer ainsi, nom d'un nom ! Il faut que le représentant Carrier soit un complice de Pitt et de Cobourg !”

Cette boutade du sergent sans-culotte eût amusé Larive à tout autre moment ; mais en entendant Romulus lire le post-criptum de la dépêche, par lequel il leur était recommandé de surveiller plus que jamais leurs hôtes, un frisson lui avait passé dans tous les membres, à la pensée que Martial pouvait reparaitre au château...

Le lieutenant républicain venait de découvrir, aux sinistres éclairs de la jalousie, qu'il était éperdument amoureux de mademoiselle Clémentine de Roan !...

Le lendemain matin, Larive fut le premier au salon, et il n'y vit point arriver Clémentine. Le marquis arriva seul au déjeuner, et annonça que sa fille était malade. Aussi touché que surpris de l'effet de cette nouvelle sur l'officier, il s'empressait de le rassurer en répondant à ses questions, lorsque Romulus annonça brusquement un exprès.

Le marquis fit signe à Larive de le recevoir au salon, et il allait remonter auprès de sa fille, quand il vit entrer Jean-Pierre !”

Le Breton était cette fois en uniforme complet de soldat républicain, et Romulus n'eût pas salué son monde avec un air plus sans-culotte.

“ De la part du capitaine commandant la compagnie de Chantenay (1)”, dit-il en présentant une lettre au lieutenant.

“ Arrivez avec vos trente hommes, portait cette lettre ; j'ai besoin de vous tous pour un coup de main d'importance.

“ Capitaine LEBLANC.”

“ Capitaine Leblanc ! dit Larive, qu'est-ce que cela ? Il y a deux jours, c'était le capitaine Duroc qui commandait à Chantenay.”

Jean-Pierre rougit à cette observation, mais il fit si bien que le marquis seul s'en aperçut.

“ Il y a deux jours, cela se peut bien, dit-il avec aplomb, mais le capitaine Duroc est changé d'hier, mon lieutenant, vous verrez qu'il est remplacé par un bon b... dont duquel j'ai l'honneur d'être à ses ordres.”

Larive regarda le schako du Breton, qui portait le numéro 24. Il ne connaissait ni le 24^e régiment de ligne, ni le capitaine Leblanc, et il avait d'autant plus de peine à s'en rapporter au messager.

Celui-ci, heureusement, calma ses soupçons en lui disant à l'oreille :

“ Entre nous, mon lieutenant, ne perdez pas une minute ; il s'agit d'aller surprendre le chouan Martial, qui s'est retranché dans les carrières de Gigant avec cent hommes.

— Le chouan Martial !” crièrent à la fois Romulus et Larive.

Et ne voyant plus que la possibilité de se mesurer avec son ennemi personnel, le lieutenant donna immédiatement l'ordre du départ.

“ Le vicomte sera ici dans cinq minutes ! dit rapidement Jean-Pierre à M. de Roan ; vous avez une demi-heure pour vous enfuir avec lui !”

Le marquis fut si étourdi à cette nouvelle, qu'il faillit en perdre l'équilibre. Il reprit à peine ses sens en embrassant l'homme qu'il croyait mort ; et le laissant enfermé dans le salon sans pouvoir prononcer une parole, il lui fit signe qu'il allait chercher Clémentine.

Apprendre que Martial vivait et qu'il était là, se relever, aussi forte qu'elle était abattue, s'envelopper d'un peignoir et courir se jeter dans les bras d'Henri, tout cela fut pour Mlle. de Roan l'affaire d'une minute.

En moins de temps encore le vicomte eut expliqué son évasion et son retour, et à la vue de la figure pâle et souffrante de Clémentine, ce fut en vain qu'il prétendit retarder leur fuite.

“ Tenter encore la Providence et recommencer à mourir tous les jours ! s'écria la

(1) Gros bourg touchant à Nantes, sur la rive droite de la Loire.

jeune fille. Non, non ; je suis guérie, je suis forte !.... Je vous suivrais au bout du monde !”

Et donnant par son activité la preuve de ce qu'elle disait, en moins d'un quart d'heure elle eut achevé les préparatifs.

— “Un bateau est depuis trois jours au bout du parc, dit le marquis au vicomte.

— Et depuis une semaine, répondit le vicomte, un navire frété nous attend devant Couéron !...

— Adieu donc au château de Roan ! s'écria solennellement le vieillard.

— Adieu à la tombe de ma mère ! dit Clémentine.

— Adieu à la gloire ! ajouta Henri.

— Adieu à la France ! reprirent les trois voix ensemble.”

(A continuer.)

Québec, 10 Octobre, 1844.

La partie musicale de notre feuille que nos abonnés recevront aujourd'hui contient :

“ LA VÉRITABLE POLKA,”

par E. TITL, et une Romance pour guitare intitulée :

“ LE LAC DES FEES,”

tirée de l'opéra de la DAME BLANCHE, par AUBER.

☞ Nous publierons huit autres pages de musique Jeudi prochain.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Ursulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M.	G. N. Gosselin,	- - - -	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
	J. Bte. Saint-Denis,	- - - -	Saint-Hyacinthe.
	Louis Berlinguet,	- - - -	Boucherville.
	H. Garneau,	- - - -	Rivière du Loup (en haut).
	Antoine Bureau,	- - - -	Rivière-Rivières.
	Louis Balté,	- - - -	Deschambault.
	Welfred L'aunière,	- - - -	Saint-Michel.
	George Tanguay	- - - -	Saint-Gervais.
	George Couillard, E. D.	- - - -	Saint-Thomas.
	T. Chapais, N. P.	- - - -	Rivière-ouelle.
	Horace Pinet, N. P.	- - - -	Kamouraska.
	Cléophe Cimon, N. P.	- - - -	Malbaie.
	Arthur Chamberland, N. P.	- - - -	Rivière du Loup (en bas).
	J. B. Beaulieu, N. P.	- - - -	Kakouna.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU, Bureau du Ménestrel.

054

M 543

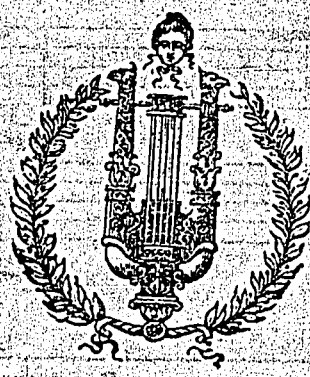
LE 1901



Canadiana

MUSICAL

PARTIE



MUSICALE.

Vol. I]

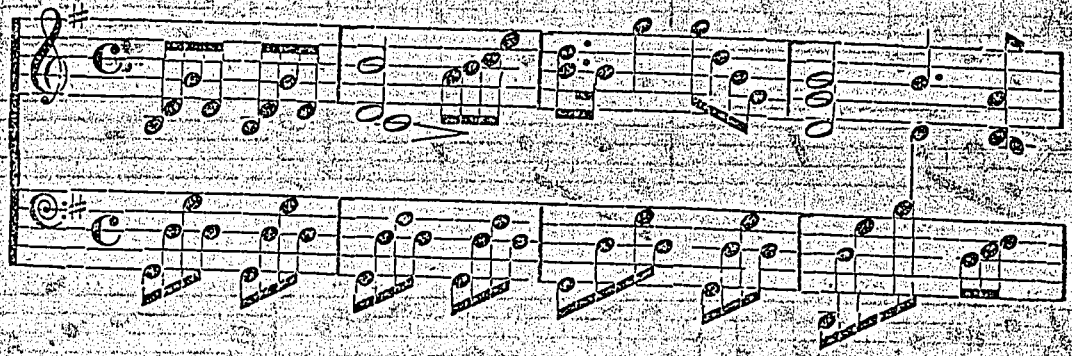
[No. 17 et 18.

POUR UN SOURIRE.

Paroles de E. PLOUVIER.—Musique de H. MONPOU.

Andante Moderato.

PIANO.



per-bes Et les palmiers montent en gerbes dans leurs jardins en-cha-

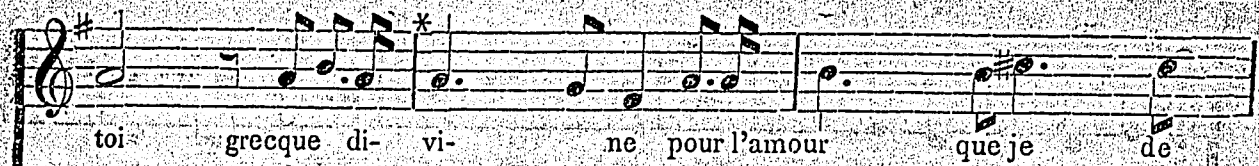
The first system of the musical score consists of a vocal line in treble clef and a piano accompaniment in bass clef. The key signature has one sharp (F#). The vocal line begins with the lyrics 'per-bes' and continues with 'Et les palmiers montent en gerbes dans leurs jardins en-cha-'. The piano accompaniment features a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes.

tés; J'ai des cava- les d'Ara-bi- e, de

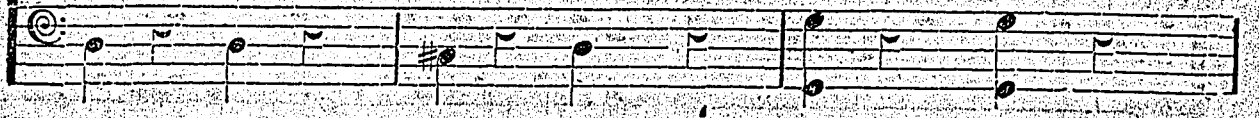
The second system continues the musical score. The vocal line starts with 'tés;' followed by 'J'ai des cava- les d'Ara-bi- e, de'. The piano accompaniment continues with similar rhythmic patterns, including some rests.

fiers lions de Numi- di- e que mon bras seul à domp-tés; mais pour

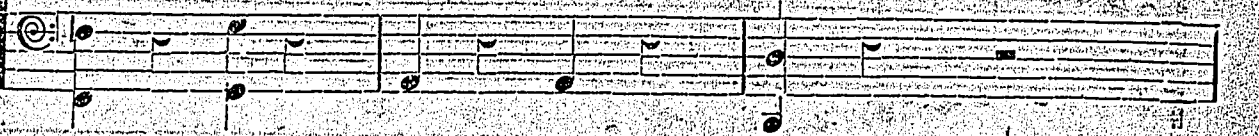
The third system concludes the musical score. The vocal line begins with 'fiers lions de Numi- di- e que mon bras seul à domp-tés; mais pour'. The piano accompaniment ends with a final chord marked with a 'P' (piano) dynamic.



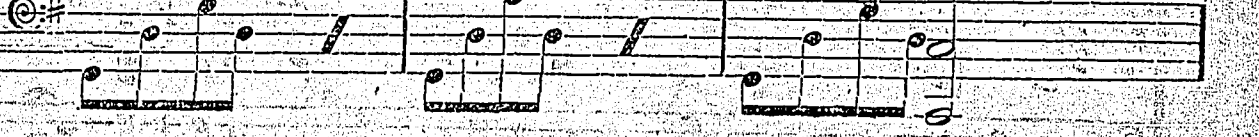
toi grecque di- vi- ne pour l'amour que je de


vi- ne dans ton re- gard plein d'é- clairs Je


qui- terais mon vaste em- pi- re si tu daignais dans un sou-

POUR UN SOURIRE.

ri-re me montrer les cieux ou-verts si tu dai- gnais dans un sou-

ri-re me mon- trer les cieux ou- verts

ri-re me mon- trer les cieux ou- verts

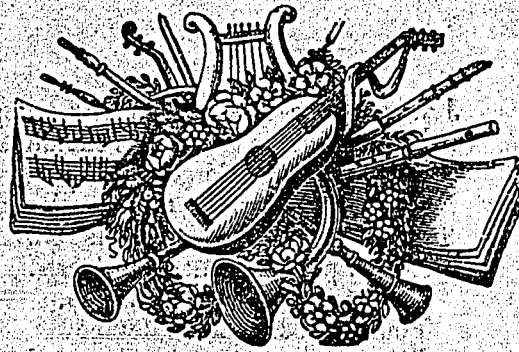
II.

J'ai sous mes loix voguant par groupes
 Tartanes, bricks, brûlots, chaloupes
 A couvrir de larges mers,
 Pour mes plaisirs, j'ai tant d'esclaves,
 Tant de spahis toujours plus braves
 Qui peupleraient les déserts.
 Mais pour toi, grecque divine,
 Pour l'amour que je devine
 Dans ton regard plein d'éclairs,
 Je quitterais mon vaste empire
 Si tu daignais dans un sourire } (bis)
 Me montrer les cieux ouvert.

III.

Dans mon harem brillent sans voiles
 Plus de beauté qu'au ciel d'étoiles
 Un regard me les soumet.
 Et mes sultanes sont si belles
 Que je pourrais au milieu d'elles
 Rendre jaloux Mahomet.
 Dans tes yeux, je le devine,
 Tu voudrais, grecque divine,
 Voir ce beau sérail désert.
 Règne donc seule en cet empire !
 Moi je ne veux que ton sourire } (bis)
 Ou j'ai vu les cieux ouverts.



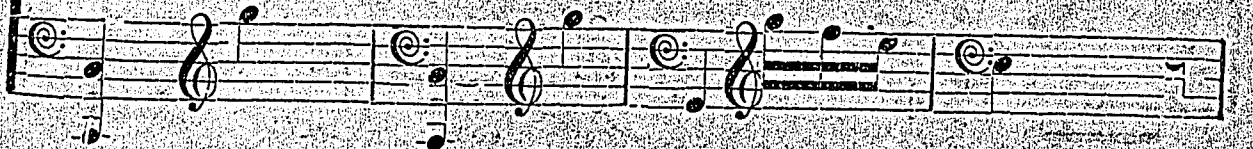


L'HELVETIEN.

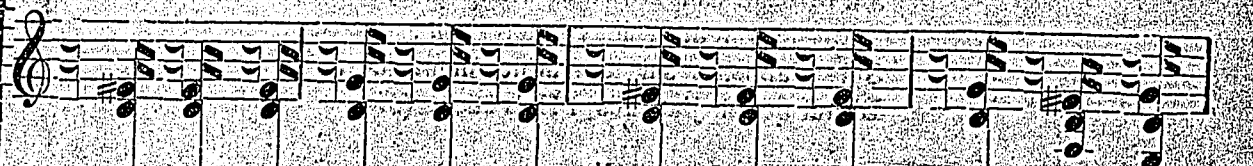
N'as tu point vu, plain-ti-ve tour-te-rel-le,



Sur le ro-cher mon bel Hel-vé-ti-en,



Mon cœur hé-las! tou-jours triste et fi-dè-le,



re-dit au ciel: rends moi l'Hel-vé-ti-en.



re- dit au ciel: - rends- moi l'Hel- vé- ti- en!

II.

S'il revenait dans ces vertes campagnes,
 Astres des nuits, guidez l'Helvétien!
 S'il m'appelait sur le haut des montagnes,
 Dis lui qu'ici j'attends l'Helvétien. (bis)

III.

S'il te souvient de la vive tendresse
 Qui m'unissait au bel Helvétien,
 Songe aujourd'hui qu'une sombre tristesse
 Tient lieu d'amour au bel Helvétien. (bis)

III.

S'il est perdu ! Dieu, prenez ma vie !
 S'il est perdu, le bel Helvétien,
 De vivre encore je n'aurai plus d'envie
 Que pour pleurer le bel Helvétien. (bis)